

Politiques des émotions au Moyen Âge

Sous la direction de

Damien Boquet et Piroska Nagy



FIRENZE

SISMEL - EDIZIONI DEL GALLUZZO ~ 2010

SOMMAIRE

- 3 *Préface*
- 5 Damien Boquet et Piroska Nagy, *L'historien et les émotions en politique: entre science et citoyenneté*

Émotions princières

- 33 Éric Limousin, *Les émotions de l'empereur byzantin*
- 49 Bénédicte Sère, *Le roi peut-il avoir honte? Quelques réflexions à partir des chroniques de France et d'Angleterre (XII^e-XIII^e siècles)*
- 75 Laurent Smagge, *Sur paine d'encourir notre indignation. Rhétorique du courroux princier dans les Pays-Bas bourguignons à la fin du Moyen Âge*
- 93 Manuel Guay, *Les émotions du couple princier au XV^e siècle: entre usages politiques et affectio conjugalis*

Gouverner les émotions

- 115 Raquel Alonso Álvarez, *Ploraverunt lapides et manaverunt aquam. El planto por el rey según las crónicas de los reinos occidentales hispánicos*
- 149 Claire Soussen-Max, *Violence rituelle ou émotion populaire? Les explosions de violence anti-juive à l'occasion des fêtes de Pâques dans l'espace aragonais*
- 169 Nicole Archambeau, *His Whole Heart Changed: Political Meanings of a Mercenary's Emotional Transformation*
- 191 Jean-Michel Mehl, *L'émotion ludique au Moyen Âge*

SOMMAIRE

Communautés d'émotions

- 205 Barbara H. Rosenwein, *The Political Uses of an Emotional Community: Cluny and Its Neighbors, 833-965*
- 225 Jeroen Deploige, *Meurtre politique, guerre civile et catharsis littéraire au XII^e siècle. Les émotions dans l'œuvre de Guibert de Nogent et de Galbert de Bruges*
- 255 Laure Verdon, *Expressions et usages des comportements affectifs dans le cadre de la seigneurie (Provence, XIII^e siècle). L'exemple de l'amour dû au seigneur*
- 275 Claude Denjean, *Identités et jeu des émotions devant la justice du roi d'Aragon: prêteurs juifs et courtiers chrétiens*

Conclusion

- 309 Bernard Rimé, *Les émotions médiévales: réflexions psychologiques*
- 335 *Index nominum*
- 347 *Index affectuum*
- 349 *Abstracts*
- 355 *Authors' Biographic Notices*

*Jeroen Deploige*¹

MEURTRE POLITIQUE, GUERRE CIVILE ET CATHARSIS
LITTÉRAIRE AU XII^e SIÈCLE.

LES ÉMOTIONS DANS L'ŒUVRE DE GUIBERT
DE NOGENT ET DE GALBERT DE BRUGES

Du Moyen Âge à l'époque actuelle, peu d'événements ont un effet comparable à celui de la mort inattendue d'une personne au centre du pouvoir sur la manifestation des émotions dans la sphère publique et politique. Surtout lorsqu'un roi, un prince, un seigneur important ou un chef d'État – fonctionnant comme la véritable clef de voûte d'un système politique donné – perdent la vie dans des circonstances violentes. Plus généralement, on observe que les séismes politiques sont accompagnés par un déploiement extraordinaire de toutes sortes de sentiments. Dans cette contribution, je présenterai les premiers résultats d'une analyse comparative de deux fameux cas d'assassinat politique dans le nord du royaume de France durant le premier tiers du XII^e siècle: le meurtre de l'évêque Gaudry près de la cathédrale de Laon en 1112 et l'assassinat du comte de Flandre Charles le Bon dans l'église Saint-Donatien à Bruges en 1127. Dans les événements qui ont précédé ces assassinats, comme dans le redressement difficile de l'équilibre social par la suite, les émotions ont effectivement été omniprésentes. On pourrait même considérer ces deux meurtres comme de véritables catalyseurs d'émotions très explicites aussi bien sur le plan social et collectif que, comme je voudrais le montrer, sur le plan individuel. Cela ressort surtout des

1. Je remercie Damien Boquet, Rudi Künzel, Daniel Smail et Jeff Rider pour leur lecture de la première version de cet article et pour leurs commentaires généreux. Je tiens également à remercier les étudiants en Master d'Histoire à l'Université de Gand qui ont participé au cours de l'automne 2007 à mon séminaire d'histoire médiévale consacré au thème de cet article, ainsi que Pascale Dumont qui m'a beaucoup aidé à formuler mes idées en français.

témoignages de quelques contemporains, et plus particulièrement de Guibert de Nogent et de Galbert de Bruges, grâce auxquels nous disposons de sources exceptionnelles pour l'étude des événements violents de cette époque.

Les émotions au carré

En me focalisant sur la tension entre, d'une part, l'état de la société du premier tiers du XII^e siècle et, d'autre part, la reproduction – ou plutôt la narrativisation – de cette réalité dans les textes de Guibert et de Galbert, je voudrais concrétiser à titre expérimental une réflexion méthodologique que j'ai déjà formulée antérieurement². Dans un essai visant à donner un aperçu des tendances les plus importantes de la recherche des émotions dans les sciences humaines et dans l'historiographie en particulier, je posais en effet que l'historien désirant étudier le rôle des émotions dans le passé se voit confronté à ce que l'on pourrait caractériser – en utilisant une métaphore mathématique – comme un «problème de représentation au carré»³.

Le premier problème de représentation se situe au niveau concret des événements et du climat culturel qui les entoure. Il se rapporte aussi bien aux pratiques qu'au langage émotionnels et il a déjà été mis en avant de façon très claire par des chercheurs d'orientations très diverses. Tout d'abord, même les universalistes purs et durs acceptent, dans la lignée du psychologue Paul Ekman, que chaque culture possède ses propres règles culturelles d'expressivité – c'est-à-dire des lignes de conduite prescrivant qui peut avoir quelles émotions dans quelles circonstances et envers qui⁴. Ce sont ces *display*

2. J. Deploige, «Studying Emotions. The Medievalist As Human Scientist?», dans *Emotions in the Heart of the City (14th-16th Century)*, É. Lecuppre-Desjardin et A.-L. Van Bruaene (éd.), Turnhout 2005, 3-24, écrite dans le sillage de l'article fondateur de B. H. Rosenwein, «Worrying about emotions in history», *American Historical Review*, 107 (2002), 821-45. Pour un état de la question plus récent et très approfondi, on lira D. Boquet et P. Nagy, «Pour une histoire des émotions: l'historien face aux questions contemporaines», dans *Le Sujet des émotions au Moyen Âge*, D. Boquet et P. Nagy (éd.), Paris 2009, 15-51.

3. La métaphore d'«émotions au carré» a également été développée indépendamment de ma propre conceptualisation par le moderniste néerlandais W. Frijhof, «Emoties in het kwadraat», *Bijdragen en mededelingen betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, 121 (2006), 284-91.

4. Voir P. Ekman et W.V. Friesen, «The Repertoire of Nonverbal Behavior: Categories, Origins, Usage, and Coding», *Semiotica*, 1 (1969), 49-98 et Id., *Unmas-*

rules qui déterminent dans quelle mesure une émotion est intensifiée, cachée, feinte ou même masquée par une autre émotion dans une situation donnée. Tant les anthropologues culturels que les sociolinguistes adhérant au constructivisme social ont ensuite souligné les difficultés linguistiques supplémentaires qu'il faut surmonter quand on veut comprendre la façon dont d'autres cultures ou communautés s'expriment en d'autres langues quand il est question des émotions dans la communication quotidienne (*emotion talk*)⁵. Ces difficultés ne se limitent d'ailleurs pas au simple problème de traduction de mots isolés, mais concernent également la compréhension de métaphores spécifiques ou même l'analyse correcte du discours (régé, lui aussi, par des règles morales, par des institutions, etc.) autour des émotions dans ces communautés⁶. Comme elles jouent un rôle de communication de premier plan dans les relations et transactions sociales, les émotions peuvent être détectées enfin également dans un spectre communicatif très large, allant d'expressions spontanées occasionnelles – évidemment co-déterminées par des normes culturelles et par une dynamique de la perception – à des mises en scène soigneusement préparées et ouvertement révélatrices de ce qu'on appelle parfois l'«émotionologie» de l'époque⁷. Ce spectre est très fluide et les expressions qu'on y retrouve sont toutes à relier au régime émotionnel de la culture donnée. Cependant, il n'est pas toujours évident de déterminer le caractère dramatisé – ou ritualisé – d'expressions émotionnelles dans une société autre que la sienne. C'est surtout dans les recherches historiques que les deux

king the Face. A Guide to Recognizing Emotions from Facial Clues, Englewood Cliffs, N.J. 1975.

5. Voir par exemple P. Heelas, «Emotion Talk Across Cultures», dans *The Emotions. Social, Cultural and Biological Dimensions*, R. Harré et W. Gerrod Parrot (éd.), Londres 1996, 171-99.

6. G.M. White, «Representing Emotional Meaning: Category, Metaphor, Schema, Discourse», dans *Handbook of Emotions*, M. Lewis et J. M. Haviland-Jones (éd.), New York-Londres 2000², 30-44; A. Wierzbicka et J. Harkins, «Introduction», dans *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, J. Harkins et A. Wierzbicka (éd.), Berlin 2001, 1-34.

7. Le terme «spontanée» en relation avec «émotion» ne devrait être utilisé qu'avec précaution et certainement pas avec la connotation de «réelle» ou de «naturelle». À propos de la spontanéité d'émotions, considérées surtout comme «indélibérées», voir R. E. Solomon, «On Emotions as Judgements», dans *Not Passion's Slave*, Id. (éd.), Oxford 2003 (1988), 96-97. Sur l'émotionologie, voir l'article désormais classique de P. Stearns et C. Z. Stearns, «Emotionology: Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards», *American Historical Review*, 90 (1985), 813-36.

extrémités de ce spectre ont déjà retenu l'attention. On pourrait dire que l'historiographie, dans la ligne du paradigme de la «civilisation des mœurs» de Norbert Elias, s'est surtout concentrée sur l'étude d'émotions considérées comme des «éruptions incontrôlées»⁸. En revanche, dans l'approche normative de Gerd Althoff ou chez les chercheurs participant au *performative turn* dans l'historiographie actuelle, c'est la mise en œuvre quasi rituelle des émotions dans la communication publique et politique qui est au centre de l'attention⁹. Or entre ces deux approches presque diamétralement opposées, on trouve maintenant depuis quelques années des recherches très pondérées comme celles, par exemple, de Daniel Lord Smail, qui a bien mis en évidence les relations entre expérience véritable et performance d'émotions au cours du bas Moyen Âge¹⁰.

Cependant, contrairement aux anthropologues, nous autres historiens ne disposons pas de la possibilité d'approcher et de déchiffrer cette gamme très large d'expressions émotionnelles de façon directe. Nous ne possédons que des témoignages de seconde main dans nos sources, que l'on peut considérer parfois même – surtout dans le cas de sources narratives – comme le résultat d'une sorte d'anthropologie «indigène» de l'époque médiévale elle-même¹¹. C'est là que se situe «la puissance deux» de notre problème de représentation. Afin de se rapprocher de l'horizon d'attente de leurs lecteurs ou auditeurs, et de tenir compte du contexte dans lequel leurs textes devaient fonctionner, les auteurs de nos sources historiques se conformaient dès lors à toutes sortes de conventions littéraires,

8. N. Elias, *Über den Prozess der Zivilisation. Sociogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, Bâle 1939. Voir par exemple aussi R. Muchembled, *L'invention de l'homme moderne: sensibilités, mœurs et comportements collectifs sous l'Ancien Régime*, Paris 1988.

9. G. Althoff, «Empörung, Tränen, Zerknirschung. Emotionen in der öffentlichen Kommunikation des Mittelalters», dans *Spielregeln der Politik im Mittelalter. Kommunikation in Frieden und Fehde*, Id. (éd.), Darmstadt 1997, 258-81 et Id., «*Ira Regis: Prolegomena to a History of Royal Anger*», dans *Anger's Past. The Social Uses of an Emotion in the Middle Ages*, B. H. Rosenwein (éd.), Ithaca 1998, 59-74. Voir aussi les commentaires de G. Koziol, «The Dangers of Polemic: Is Ritual still an Interesting Topic of Historical Study?», *Early Medieval Europe*, 11 (2002), 367-88 et de J.-M. Moeglin, «'Performative turn', 'communication politique' et rituels au Moyen Âge. À propos de deux ouvrages récents», *Le Moyen Âge*, 113 (2007), 393-406.

10. D. L. Smail, *The Consumption of Justice. Emotions, Publicity, and Legal Culture in Marseille, 1264-1423*, Ithaca 2003, 244-45.

11. Sur cette *native anthropology*, voir aussi Ph. Buc, *The Dangers of Ritual: Between Early Medieval Texts and Social Scientific Theory*, Princeton 2003, 2-3.

génériques et discursives. L'historien devrait donc bien être conscient de l'«orientation émotionnelle» de ses sources¹². Car dès qu'un auteur médiéval optait pour un genre spécifique, et quelle que soit la flexibilité avec laquelle il l'appliquait, il opérait dans le même temps un choix implicite pour des thèmes, des mises en intrigue, des valeurs, des idéologies sous-jacentes etc., propres à ce genre, dans lequel donc certaines émotions pouvaient être privilégiées et d'autres négligées¹³.

Le fait de reconnaître l'existence de ces deux questions liées à la représentation – l'une: «que représente une expression émotionnelle observée?», et l'autre: «comment les auteurs de nos sources ont-ils représenté les expressions émotionnelles de leur époque?» – ce fait ne devrait donc aucunement nous conduire au défaitisme postmoderne pur et dur, selon lequel l'historien ne pourrait étudier que des représentations du passé, alors que la réalité derrière ces sources resterait inaccessible. Bien au contraire, en tenant compte de la «logique sociale du texte», comme l'a proposé Gabrielle Spiegel¹⁴, on peut fort bien s'assigner comme but d'approcher et analyser ces textes, ainsi que les pratiques qu'ils décrivent, y compris les émotions, comme faisant partie d'une négociation discursive continue, visant à créer ou à reproduire des identités et des relations sociales¹⁵.

La commune de Laon (1111-1112) et les troubles en Flandre (1127-1128)

Les événements qui ont eu lieu à Laon et à Bruges, dans un intervalle chronologique de 15 ans seulement et distants d'un peu plus de 200 kilomètres, sont très révélateurs du contexte des XI^e et XII^e siècles, caractérisé par une nouvelle mobilité sociale, par des intérêts commerciaux accrus, par une urbanisation relancée et par

12. Je reprends la notion de l'«orientation émotionnelle» des sources à R. Künzel, «Emoties in de middeleeuwen. Kanttekeningen bij twee boeken», *Madoc*, 14 (2000), 112-16, ici: 113-14. B. H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca-Londres 2006, 27 parle à ce propos de «*emotional tenor*».

13. Sur la question du «genre» des sources et la représentation des émotions, voir Deploige, «Studying Emotions», 20-21 ainsi que Rosenwein, *Emotional Communities*, 26-29 et 195-96.

14. G. M. Spiegel, «History, Historicism and the Social Logic of the Text», dans *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Id. (éd.), Baltimore-Londres 1997, 3-28, 213-20.

15. Voir aussi P. R. Hyams, *Rancor and Reconciliation in Medieval England*, Ithaca-Londres 2003, 35-39.

des relations parfois difficiles entre d'une part les nouveaux groupes citadins ambitieux en quête de liberté personnelle, et d'autre part les représentants des vieilles autorités seigneuriales. À Laon, vieille ville épiscopale et royale, les tensions se sont développées entre au moins quatre parties différentes: les autorités ecclésiastiques, le pouvoir royal, le groupe multiforme des citadins – serviteurs modestes, hommes de chef (*capite censi*), ministériels importants, propriétaires fonciers... – et l'aristocratie régionale¹⁶. Un premier pic dans les hostilités a été atteint en 1111 quand le nouvel évêque Gaudry, un homme avide, dévoué à la couronne anglaise, a ordonné à ses hommes, sous prétexte de laver une insulte, d'assassiner un certain Gérard de Quierzy, avoué du couvent féminin de Saint-Jean à Laon, dans la cathédrale de Laon. Las de cette atmosphère violente qui portait gravement préjudice à leurs activités commerciales, l'élite des citadins laonnois a finalement réussi à établir – en l'absence de l'évêque Gaudry – une «commune» acceptée par les élites religieuses locales, qui espéraient pouvoir profiter financièrement de cette nouvelle situation. Or dès son retour à Laon, l'évêque comprit immédiatement qu'à long terme, cette commune signifierait pour lui une perte de pouvoir judiciaire et de richesse. C'est pourquoi il persuada le roi de France, Louis VI, d'abolir la nouvelle institution en lui promettant des pots-de-vin plus élevés que ceux des citadins. C'est alors qu'en avril 1112, une véritable révolte éclata, au cours de laquelle Gaudry et quelques notables furent lynchés, la cathédrale mise à feu et le quartier des chanoines épiscopaux complètement détruit. La situation ne se normalisa qu'après trois années de troubles, et Laon reçut en 1128 une charte royale de paix.

À Bruges et en Flandre, les problèmes étaient d'un caractère quelque peu différent¹⁷. Là, le prince féodal, le comte Charles qui avait su limiter la violence dans son comté et installer un climat de paix relatif, s'était assuré du soutien d'une grande partie de ses

16. Sur la révolte communale à Laon, voir A. Saint-Denis, *Apogée d'une cité. Laon et le Laonnois aux XII^e et XIII^e siècles*, Nancy 1994, 63-145.

17. Les événements de 1127-1128 ont déjà souvent retenu l'attention des historiens. Je tiens à signaler surtout J. Dhondt, «Les 'solidarités' médiévales. Une société en transition: la Flandre en 1127-1128», *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 12 (1957), 529-60; R. C. Van Caenegem, «Galbert of Bruges on Serfdom, Prosecution of Crime, and Constitutionalism (1127-1128)», dans *Law, Custom, and the Social Fabric in Medieval Europe*, B. S. Bachrach et D. Nicholas (éd.), Kalamazoo 1990, 89-112; J. Rider, *God's Scribe. The Historiographical Art of Galbert of Bruges*, Washington 2001.

sujets. Son action était appréciée non seulement par la population rurale, souvent victime des brutalités de seigneurs locaux et de chevaliers pillards, mais également par les nouvelles couches urbaines dont les activités commerciales profitaient beaucoup de la sécurité des routes et des marchés. Cependant, depuis 1091, trente ans à peu près avant l'avènement de Charles, la gestion des domaines et de la fiscalité comtaux était tombée aux mains d'un certain Bertulphe, prévôt du chapitre canonial de Saint-Donatien et, dans cette position, chancelier de l'administration du comté. Bertulphe était membre du clan des Erembald, une famille dont Charles et son entourage prétendaient qu'elle était issue de serfs affranchis. Les Erembald avaient su gravir l'échelle sociale et ils occupaient entre-temps toutes sortes de fonctions importantes, séculières et ecclésiastiques, dans le comté. Charles voulut briser leur pouvoir en les «réduisant» de nouveau au servage, alors que les Erembald étaient très conscients de cette menace. À l'instigation de Bertulphe et de son neveu Borsiard, et probablement avec le consentement d'autres seigneurs locaux, en particulier de l'ouest et du sud du comté, ils conspirèrent contre le comte, ce qui conduisit à l'assassinat de Charles au matin du 2 mars 1127 dans l'église Saint-Donatien¹⁸.

Cependant, après ce meurtre, les Erembald et leurs alliés perdirent entièrement le contrôle de la situation. Certains meurtriers et conspirateurs, parmi lesquels Bertulphe, s'échappèrent de Bruges, mais furent pris plus tard et exécutés. D'autres résistèrent lors d'un siège du château comtal à Bruges, mais furent également saisis. Comme Charles était sans enfants et qu'il n'avait pas encore nommé de successeur, l'autorité centrale s'effondra très vite, ce qui provoqua une situation chaotique d'anarchie et de pillage. La nouvelle de l'assassinat se répandit rapidement et vint très vite à l'oreille du suzerain de Charles, le même roi Louis VI qui avait déjà joué un rôle à Laon une quinzaine d'années auparavant. Malgré les sollicitations de plusieurs candidats, le roi réussit à faire élire un nouveau comte en quelques semaines seulement. Il avait en plus réussi à imposer un homme d'un grand intérêt pour lui, son protégé Guillaume Cliton, petit fils de Guillaume le Conquérant et de Mathilde de Flandres, qui était à cette époque en mauvais termes avec son oncle Henri I^{er}

18. Pour une mise au point récente des motivations des Erembald et de leur support, voir l'«Introduction», dans Walterus archidiaconus Tervanensis, *Vita Karoli comitis Flandrie et Vita domini Ioannis Morinensis episcopi*, J. Rider (éd.), Turnhout 2006, *Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, 217, XXII-XXX.

d'Angleterre, l'un des grands rivaux du roi Louis. L'élection de Guillaume Cliton et le châtement final des conspirateurs semblaient avoir résolu rapidement l'impasse politique en Flandre. C'était sans compter la guerre civile qui éclata en 1128. Le nouveau comte Guillaume était en effet de plus en plus contesté: à la fois parce qu'il refusait de respecter les privilèges accordés par le roi et lui-même aux villes flamandes, et du fait de sa rivalité avec Henri I^{er} qui commençait à menacer les bonnes relations commerciales entre l'Angleterre et la Flandre¹⁹. Parmi les différents challengeurs de Guillaume, un prétendant se profilait de façon très explicite: Thierry d'Alsace, un autre parent de Charles le Bon. Soutenu par une coalition de citoyens et par un certain nombre de nobles, c'est lui qui devint finalement le successeur de Guillaume vers la fin juillet 1128, après la mort inattendue de ce dernier sur le champ de bataille.

Au premier abord, il est clair que les événements de Laon et de Bruges ont suivi des scénarios quelque peu différents. On constate tout particulièrement que les victimes principales des ces assassinats politiques jouissaient d'une réputation toute différente. L'évêque Gaudry de Laon était très mal vu par la majorité de la population urbaine, tandis que le comte Charles le Bon n'était brouillé qu'avec le clan des Erembald et avec un certain nombre de seigneurs locaux dans les parties occidentales et méridionales du comté. En outre, là où la mort de Gaudry n'a guère provoqué de douleur publique, Charles fut presque immédiatement sanctifié comme justicier martyr à travers toute une gamme de textes rédigés à divers endroits du comté²⁰.

Cependant, les événements de Laon et de Bruges avaient aussi beaucoup de choses en commun. Les deux cas révèlent un conflit dans lequel on voit l'ancienne autorité féodale mise en question par des groupes sociaux nouveaux en quête d'émancipation juridique et de pouvoir politique. Les troupes des assassins de Gaudry comme de Charles ont été menées d'ailleurs par un homme réputé d'origine serbe²¹. De plus, dans les deux cas, l'assassinat signifiait le début

19. Voir aussi S. B. Hicks, «The Impact of William Clito upon the Continental Policies of Henry I of England», *Viator*, 10 (1979), 1-21.

20. Voir J. Deploige, «Political Assassination and Sanctification. Transforming Discursive Customs after the Murder of the Flemish Count Charles the Good (1127)», dans *Mystifying the Monarch. Studies on Discourse, Power, and History*, J. Deploige et G. Deneckere (éd.), Amsterdam 2006, 35-54, 238-44.

21. À Laon, c'était le ministériel Theudegaut qui avait découvert l'évêque Gaudry caché dans le cellier de la cathédrale, tandis qu'à Bruges c'était Borsiard,

véritable d'une période violente de liquidations, de pillages et d'un état de guerre civile. Ce qui a peut-être le plus frappé les contemporains, et probablement aussi les chercheurs modernes, c'est la double démystification qui s'est produite dans les deux villes: elles ont été non seulement le cadre du meurtre d'un prince considéré comme le garant de l'ordre divin sur terre, mais cet assassinat a été perpétré dans une église ou à ses abords immédiats, c'est-à-dire dans un lieu sacré considéré comme un havre de non-violence et d'asile. L'Histoire a évidemment connu divers exemples de meurtres dans des sanctuaires ou près de ceux-ci, et il est clair que ce sont souvent des raisons très pratiques qui semblent avoir inspiré le choix de ce *locus delicti*²². Il est cependant remarquable que des telles combinaisons de transgressions aient néanmoins souvent donné lieu à des productions de discours et à des narrativisations d'un type très novateur, fonctionnant comme de véritables «purgations de passions»²³.

L'écriture autobiographique comme catharsis et génératrice de sens

Pour Guibert, le vieil abbé de la petite abbaye bénédictine de Nogent près de Laon, l'insurrection laonnoise a été l'une des raisons clefs pour rédiger quelques années plus tard ces fameux *Monodiae*, un texte en trois livres dans lequel la description détaillée de ces événements sanglants est précédée d'une longue autobiographie, s'étalant de sa naissance à son élection comme abbé de Nogent, sans oublier une brève histoire de l'abbaye. Il y apparaît clairement que Guibert ressentait le besoin d'écrire une sorte de confession, inspirée de saint Augustin, afin de mieux assimiler ce qui s'était passé et de comprendre comment l'autorité ecclésiastique de son époque avait failli²⁴. Dès le prologue d'ailleurs, qui fourmille déjà de réf-

de la famille des Erembald, qui avait mené le groupe des assassins dans l'église de Saint-Donatien où le comte Charles s'était retiré pour ses prières matinales.

22. Voir aussi ma contribution conçue dans le cadre du projet CLIOHRES.net (*Sixth Framework Programme* de la Commission Européenne): J. Deploige, «Revolt and the Manipulation of Sacral and Private Space in 12th-Century Laon and Bruges», dans *Power and Culture. New Perspectives on Spatiality in European History*, P. François, T. Syrjämaa et H. Terho (éd.), Pise 2008, 89-107.

23. Deploige, «Political Assassination», 49.

24. Cette explication constitue la thèse centrale dans T. Lemmers, *Guibert van Nogents Monodiae. Een twaalfde-eeuwse visie op kerkelijk leiderschap*, Hilversum 1998. Pour une version raccourcie de ces arguments: T. Lemmers, «The Crisis of Episcopal Authority in Guibert of Nogent's *Monodiae*», dans *Negotiating Secular*

rences aux émotions, il formule implicitement les lignes de force de son entreprise:

Tu sais, Père très grand, combien notre cœur s'obstine contre ceux qui en sont venus à nous offenser, et combien il nous est pénible de pardonner à quiconque, une ou plusieurs fois, nous a blessés par son attitude ou ses paroles. Mais tu n'es pas seulement bon, tu es toi-même la Bonté, bien mieux, tu en es la source (...). Étouffée par de multiples offenses, [la Bonté] se révélera-t-elle pour autant différente? Mais ne dit-on pas que, dans ta colère, tu ne retiendras pas tes miséricordes? (...) Là en effet, où l'esprit n'oppose plus nulle résistance à la chair, la substance de l'âme infortunée est terrassée par les passions qui l'épuisent. L'homme se trouve alors submergé par le déferlement des eaux, englouti par le fond. Depuis l'orifice du puits, son âme est précipitée jusqu'à l'abîme de la perversion (...). Il est donc vraiment juste et salutaire que, à travers une telle confession, la recherche assidue de ta lumière dissipe l'obscurité de mon entendement²⁵.

Dans ses *Monodiae*, Guibert a dès lors souligné le contraste entre sa propre trajectoire religieuse difficile – dans laquelle sa mère et son instituteur ont joué un rôle majeur – et la décadence laonnoise, où, à cause d'un manque d'autorité respectable, la population ne craignait plus *neque Deus, neque dominus*, autrement dit «ni Dieu, ni maître»²⁶.

Galbert de Bruges en revanche, un clerc au service de l'administration fiscale du comte de Flandre, ne s'est guère dévoilé lui-même dans son récit connu sous le titre *De multro, traditione et occisione gloriosi Karoli comitis Flandriae*. Au cours des deux premiers mois suivant l'assassinat, il a d'abord tenu un journal – perdu aujourd'hui – des événements dont il avait été le témoin. Durant l'été et l'automne

and Ecclesiastical Power, H. Teunis, A.-J. A. Bijsterveld et A. Wareham (éd.), Turnhout 1999, 37–50.

25. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, I, 1, E.-R. Labande (éd. et trad.), Paris 1981, 2-9: «Tu scis, paternitas magna nimis, quam obstinata adversus eos, qui offensam nostram incidunt, corda gerimus et iis qui, semel aut pluraliter, in nos aut vultus aut verba tulerunt, quam aegre remittimus. At tu non modo pius, at vero ipsa pietas, immo ejus origo. [...] etiam offensione multiplici obruta, invenietur insolens? Nonne tibi dicitur, quia non continebis in ira tua misericordias tuas? [...] Ubi enim carni jam nullatenus spiritus reluctatur, et infelicis animae substantia voluptatum dispendio profligatur. Is est qui aquarum tempestate demergitur, profundo sorbetur: ad reprobi cumulum sensus os desuper putei perurgetur. [...] dignum ac singulariter salutare est, ut obscuritas rationis meae, per hujusmodi confessiones, crebra tui luminis inquisitione tergatur, quo stabiliter illustrata nunquam dehinceps a se nesciatur.»

26. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. III, 7, 316.

1127, il a réorganisé et réécrit ses notes, ajouté quelques chapitres et fait précéder son texte d'un prologue, qui est en fait un récit quasi hagiographique de la vie de Charles. Or, après le déclenchement de quelques révoltes en 1128, il a repris son travail et continué à prendre des notes régulières à propos des développements nouveaux du conflit. Après l'arrivée au pouvoir du comte Thierry d'Alsace, Galbert a abruptement interrompu son travail et n'a plus fait l'effort de retravailler ses notes comme il l'avait fait dans la première partie de son travail²⁷.

Les *Monodiae* et le *De multro* présentent un parallèle remarquable. En tentant de comprendre les événements de leur époque, Guibert comme Galbert ont tous deux cherché une explication dans un passé lointain, où l'ire de Dieu se serait réveillée. Pour Guibert, le meurtre de Gaudry et la tragédie de Laon constituaient la punition du soutien actif de l'évêque Adalbéron de Laon au roi Hugues Capet, qui avait, en 987, injustement repoussé la dynastie carolingienne du pouvoir²⁸. De son côté, dans la première partie du *De multro*, Galbert considérait l'assassinat de Charles et le sort des Erembald comme l'acquiescement divin d'une sorte de dette héréditaire datant d'à peu près 1070, à l'époque où Robert le Frison, le grand-père de Charles, s'était emparé du pouvoir comtal de façon illégitime et où les Erembald avaient pu commencer leur promotion sociale après le meurtre, par l'ancien Erembald, du châtelain de Bruges²⁹. Mais tandis que cette explication suffisait pour Guibert à faire de ses *Monodiae* une œuvre pondérée et complète, Galbert, en revanche, fut complètement désorienté par le déclenchement de la guerre civile en 1128. Peu à peu, l'Histoire lui apparaissait comme dépourvue de toute logique providentielle, surtout lorsque Thierry d'Alsace, également petit-fils de Robert le Frison, parvint à remplacer Guillaume Cliton, qui ne descendait pas de la lignée de Robert³⁰. C'est la raison pour laquelle, dans la deuxième partie de

27. Sur les différentes phases dans la rédaction du texte: Rider, *God's Scribe*, 29-49.

28. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. III, 1, 268-70.

29. Galbertus Brugensis, *De multro, traditione et occisione gloriosi Karoli comitis Flandriarum*, cap. 68-71, J. Rider (éd.), Turnhout 1994, *Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, 131, 120-25.

30. Voir aussi A. Demyttenaere, «Mentaliteit in de twaalfde eeuw en de benauwenis van Galbert van Brugge», dans *Middeleeuwse cultuur. Verscheidenheid, spanning en verandering*, M. Mostert, R. Künzel et A. Demyttenaere (éd.), Hilversum 1994, 77-129, ici 120.

son œuvre, Galbert, à la recherche d'une logique quelconque, nous confronte à une grande richesse de récits, de discours publics, de rumeurs... Mais ceux-ci ne parviennent pas à dissimuler son incompréhension et sa confusion accrues. Sa déception semble l'avoir empêché, en fin de compte, de réorganiser et de réécrire ses notes pour en faire une histoire constituant un tout achevé³¹, bien que, dans les derniers paragraphes de son texte, il se soit bel et bien efforcé d'expliquer la justesse de l'aboutissement de la lutte entre les comtes Guillaume et Thierry³².

Or, malgré les différences évidentes entre leurs textes respectifs, il est clair que tant pour Guibert que pour Galbert, l'écriture quelque peu autobiographique a servi comme une sorte de catharsis au sens psychologique du mot³³. Ils n'ont pas simplement décrit les événements qui les avaient choqués et les émotions qui y avaient joué un rôle, mais ils ont également exprimé leurs propres sentiments à l'adresse du lecteur. Comme l'a souligné Bernard Rimé dans son ouvrage fondamental sur le partage social des émotions, la construction autobiographique peut fonctionner en effet comme un véritable générateur de sens quand, confronté à des événements émotionnels négatifs, l'individu cherche à redéfinir sa représentation symbolique de l'existence afin de retrouver un sentiment d'ordre et de finalité dans la vie³⁴.

C'est bien à cela que Guibert semble être parvenu et c'est également ce que Galbert a visiblement tenté de faire. En outre, à travers ce processus cathartique, ces deux auteurs ont créé des textes hétéroclites qui ne correspondaient à aucun genre littéraire précis de leur époque, grâce à la liberté extrême avec laquelle ils se sont exprimés. C'est aussi ce que Galbert a indiqué quasi littéralement dans le prologue de son *De multro*, où il écrit:

À dire vrai, ni le temps, ni le lieu ne m'étaient favorables lorsque je me suis mis à l'œuvre, puisque notre ville était à ce moment si pressée par la crainte et l'anxiété que, sans excepter personne, le clergé et le peuple

31. Ceci correspond encore à la vieille thèse de J. Dhondt, «Une mentalité du douzième siècle. Galbert de Bruges», *Revue du Nord*, 39 (1957), 101-109.

32. Contrairement à Jan Dhondt, J. Rider, *God's Scribe*, 149 aperçoit donc bel et bien dans la deuxième partie du *De multro* une histoire complète, avec une mise en intrigue achevée autour du thème de la «comital oppression and civil resistance, a fable of the tyrant and the good citizens». Voir aussi 178-98.

33. Deploige, «Political Assassination», 49.

34. B. Rimé, *Le Partage social des émotions*, Paris 2005, 326-28.

étaient constamment menacés de perdre leurs biens ou leur vie. Ce fut donc au milieu de telles adversités et dans un espace si limité que je commençai à calmer mon esprit flottant et comme ballotté au milieu de l'Euripe, et à le forcer à écrire. Durant cet exercice de mon esprit, une petite étincelle de charité – entretenue et fomentée par sa propre ardeur – embrasa toutes les forces spirituelles de mon cœur et donna ainsi à ma personne, envahie du dehors par la crainte, une certaine liberté d'écrire³⁵.

Alors qu'aujourd'hui on range ces deux textes parmi les sources les plus remarquables du Moyen Âge central, c'est pourtant à cause de leur caractère non-conformiste qu'ils n'ont connu, ni l'un ni l'autre, aucun succès au Moyen Âge.

Une quantification de l'«emotion talk»

Non seulement les motivations derrière leurs récits, mais aussi le fait que Guibert et Galbert ne se sont pas adaptés aux exigences littéraires d'un genre précis existant font qu'ils nous ont livré des textes extrêmement intéressants pour la recherche des émotions dans la première moitié du XII^e siècle. On peut dire en effet qu'ils ne se sont pas laissés limiter par une «orientation émotionnelle» prescrite par des conventions génériques. Les deux récits sont en plus d'une longueur comparable – les *Monodiae* comptent à peu près 49000 mots, le *De multro* de l'ordre de 39000 – ce qui justifie des analyses comparatives de leur vocabulaire et de leurs attitudes envers les émotions dans leur narrativisation respective des événements. Pour ce faire, je présenterai tout d'abord les résultats d'une analyse quantitative de ce que l'on pourrait caractériser comme l'«emotion talk» dans leurs œuvres³⁶.

35 Galbertus Brugensis, *De multro*, Prol., 3: «Neque equidem locum et temporis oportunitatem, cum animum in hoc opere intenderem, habebam, quandoquidem noster locus eodem tempore sollicitabatur metu et angustia adeo ut, sine alicujus exceptione, tam clerus quam populus indifferenti periclitaretur casu et rerum suarum et vitae. Ibi inter tot adversa et angustissimos locorum fines, cepi mentem fluctuantem et quasi in Euripo jactatam compescere et juxta scribendi modum cohibere. In qua animi mei exactione illa caritatis scintillula suo igne fota et exercitata omnes virtutes spirituales cordis funditus ignivit et subsequenter hominem meum, quem a foris timor possederat, scribendi quadam libertate donavit.» Traduction française: Galbert de Bruges, *Le Meurtre de Charles le Bon*, J. Gengoux (trad.) R. C. Van Caenegem (ed. et introd.), Anvers 1978, 75.

36. Voir aussi R. Harré et R. Finlay-Jones, «Emotion Talk across Times», dans *The Social Construction of Emotions*, R. Harré (éd.), Oxford 1986, 220-32.

Pour cette recherche, j'ai pu m'appuyer sur deux auxiliaires importants. Tout d'abord, j'ai eu l'opportunité de disposer des éditions électroniques de mes textes³⁷. Ensuite, et de manière tout aussi essentielle, j'ai également pu profiter du travail incontournable de Barbara Rosenwein qui a dressé plusieurs listes de mots latins désignant des émotions et des sentiments puisés entre autres dans l'œuvre de Cicéron et dans la Vulgate³⁸. Ces termes ont certainement dominé, jusqu'au début du XII^e siècle encore, le vocabulaire émotionnel. Ils ont en plus gardé une stabilité sémantique relative, contrairement au vocabulaire des langues vernaculaires du Moyen Âge central³⁹. Ces listes ont donc constitué pour cet exercice un point de départ important auquel j'ai ajouté un certain nombre de termes spécifiques repérés dans des dictionnaires⁴⁰ ou retrouvés dans mes deux sources spécifiques.

Je n'ai d'ailleurs pas retenu tous les mots détectés par Rosenwein, puisque je me suis concentré sur une terminologie liée à des émotions plutôt spécifiques. Toute tentative de constituer une liste exhaustive d'émotions distinctes est évidemment vouée à l'échec – la meilleure preuve en est le grand désaccord dans les sciences humaines à ce sujet. J'ai néanmoins distingué neuf catégories d'émotions différentes, en fonction de ce que j'ai pu déceler au cours de l'analyse. Tout d'abord, les six émotions dites «de base», étudiées par

37. L'édition ancienne (et presque complète) des *Monodiae* de Guibert de Nogent, produite par Luc Dachery en 1651 et reproduite par Jacques-Paul Migne en 1853, est disponible dans la *Patrologia Latina database*, Londres 1993–2009 (URL: <http://pld.chadwyck.com>, consulté le 22/2/2009). Le texte de l'édition critique du *De multro* de Galbert, produite par Jeff Rider en 1994, est consultable dans la *Library of Latin Texts*, P. Tombeur (éd.), Turnhout 2001–2009 (URL: <http://www.brepolis.net>, consulté le 22/2/2009). Rider a lui-même encore récemment montré les possibilités heuristiques de la *Library of Latin Texts* dans son analyse comparative, J. Rider, «The God of History: The Concept of God in the Works of Galbert of Bruges and Walter of Therouanne (1127–1130)», dans *In principio erat verbum: mélanges offerts en hommage à Paul Tombeur par des anciens étudiants à l'occasion de son éméritat*, B.-M. Tock (éd.), Turnhout 2005, 357–78.

38. Rosenwein, *Emotional Communities*, 52–53 et Rosenwein, «Emotion Words», dans *Le Sujet des émotions*, 93–106.

39. Voir à propos des langues vernaculaires: S. D. White, «The Politics of Anger», dans *Anger's Past*, 127–52.

40. Vue ma langue maternelle, j'ai d'abord utilisé le CD-Rom du *Woordenboek Latijn-Nederlands*, H. Pinkster (éd.), Amsterdam 2003², et complété ces recherches lexicographiques à l'aide du *Dictionnaire français-latin*, L. Quicherat et É. Chatelain (éd.), Paris 1892 et de la *Database of Latin Dictionaries*, Turnhout 2008 (URL: <http://www.brepolis.net>, consulté le 22/2/2009).

des universalistes comme Paul Ekman, à savoir la fureur, la peur, la tristesse, le dégoût, la surprise et la joie⁴¹. En outre, les groupes d'émotions suivants ont également été retenus : «l'amour et la sympathie», «la haine, l'envie et le mépris», ainsi que «la honte et la culpabilité». Les textes étudiés ici ne m'ont effectivement guère permis de faire des distinctions nettes entre certaines catégories d'émotions. Pensons par exemple à la honte et à la culpabilité qu'on a tendance à séparer depuis le milieu du XX^e siècle, depuis que l'anthropologue américaine Ruth Benedict a lancé les concepts de «*shame cultures*» et de «*guilt cultures*», mais qui sont parfois très difficiles à distinguer dans nos sources médiévales⁴². Le groupe comprenant les sentiments négatifs de la haine, de l'envie et du mépris est constitué comme tel non seulement afin d'éviter une trop grande parcellisation des résultats, mais également parce que certains termes latins peuvent recouvrir un champ sémantique plus large que leur dérivé français, ce qui est à mettre en rapport justement avec la problématique linguistique dans la recherche des émotions, détectée entre autres par Anna Wierzbicka⁴³. Ainsi le substantif *invidia*, par exemple, recouvre aussi bien la haine que l'envie (dans sa signification proche de la jalousie)⁴⁴.

Bien évidemment, un tel exercice lexicographique ne saurait se contenter de simples calculs de mots, mais nécessite le contrôle minutieux de chaque occurrence d'un terme désignant une émotion, ou lié à celle-ci. Le mot *culpa*, par exemple, peut aussi bien être utilisé dans un contexte économique, désignant le fait d'avoir des dettes, que dans un contexte où il désigne un état émotionnel de remords⁴⁵. Un autre exemple à cet égard est celui des larmes. Dans la plupart des cas, ce mot fonctionne comme un indicateur de tris-

41. P. Ekman, «An Argument for Basic Emotions», *Cognition and Emotion*, 6 (1992), 169-200.

42. Voir R. Benedict, *The Chrysanthemum and the Sword: Patterns of Japanese Culture*, Boston 1946.

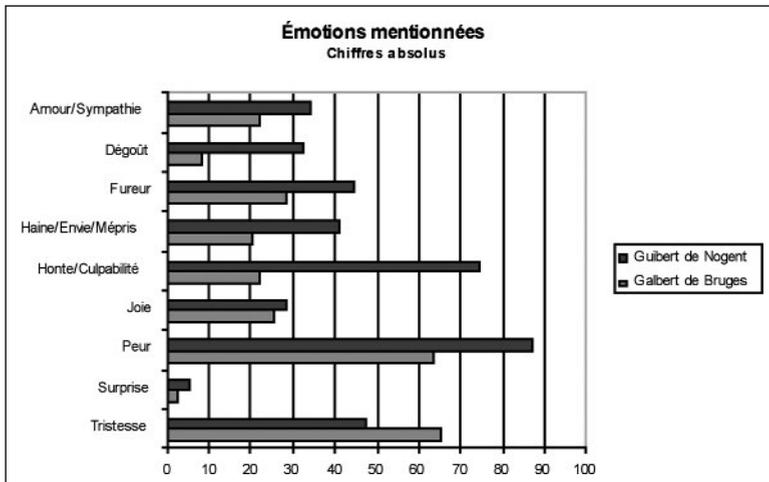
43. Voir A. Wierzbicka, *Emotions Across Languages and Cultures: Diversity and Universals*, Cambridge 1999.

44. Voir par exemple le *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, A. Blaise et H. Chirat (éd.), Turnhout 1954, 471.

45. Que l'on compare par exemple Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. III, 11, 374: «Cumque quidam Burgundus presbyter, loquax nimis et promptulus, contiguum sibi presbyterum super quodam levi capitulo accusasset, pro ipsa culpa decanus ab eo sex nummos tantum exegit.» avec *Ibid.*, lib. I, 12, 82: «Haec est namque verecundia adducens gloriam, quae tamen tanto est pernicioosa post culpam, quanto pertinacius confessionis sanctae obstruit medicinam».

tesse. Lors de la mort de sa mère, Guibert de Nogent note que son maître – qui avait été le conseiller spirituel de sa mère – fut même *lacrymabundus*⁴⁶. Mais les larmes peuvent également accompagner par exemple la peur ou tout simplement une douleur physique. Au cours du Moyen Âge, elles se sont même développées comme une manifestation revêtue d'un sens purement spirituel, comme un signe de béatitude⁴⁷. Je n'ai donc recherché dans les récits de Guibert et de Galbert que les occurrences de mots désignant des émotions attribuées à des personnes (y compris les personnes divines). Des répétitions d'un terme spécifique dans une seule et même phrase ainsi que des constructions tautologiques ont par conséquent bel et bien influencé les résultats, ce qui est justifiable par le caractère amplificateur de tels moyens rhétoriques. De cette façon, j'ai en fin de compte dénombré 392 occurrences d'émotions spécifiques mentionnées dans les *Monodiae* et 255 émotions dans le *De multro*.

Graphique 1



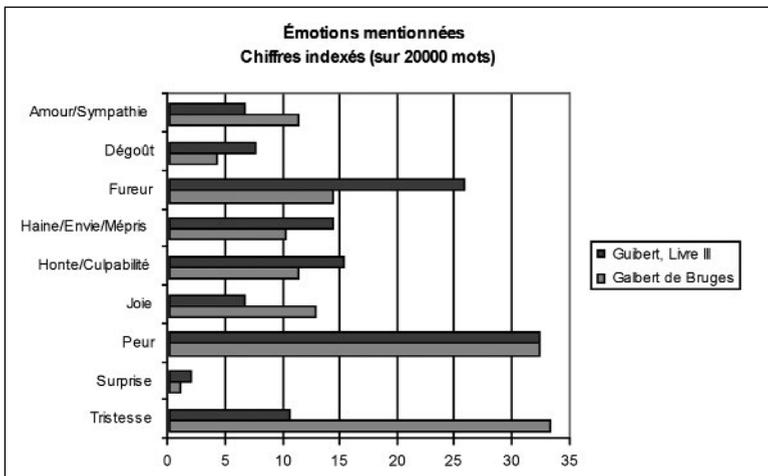
Le Graphique 1 montre la répartition de ces occurrences entre les différentes catégories d'émotions étudiées. Il indique non seulement que, à première vue, Guibert semble avoir été beaucoup plus sensi-

46. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. II, 4, 244.

47. Voir P. Nagy, *Le Don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d'institution, V^e-XIII^e siècle*, Paris 2000.

ble aux émotions dans ses *Monodiae* que Galbert dans son *De multro*, mais il révèle aussi des différences nettes entre ces deux auteurs en ce qui concerne leurs émotions privilégiées. Outre le fait qu'ils ont eu tous deux beaucoup d'intérêt pour la peur, il est clair que Guibert s'est préoccupé surtout des questions de honte et de culpabilité. Ceci est bien entendu à mettre en rapport avec le fait que, dans son premier livre et dans une moindre mesure aussi dans le second, il s'est consacré à ses propres confessions, alors que cet aspect est complètement absent du *De multro* de Galbert⁴⁸. Pour cette raison, et surtout en nous intéressant aux attitudes de Guibert et de Galbert envers le rôle des émotions dans les insurrections de Laon et de Flandre, il est plus utile encore de comparer au récit de Galbert le seul Livre III de Guibert, consacré à la révolte communale de Laon. C'est ce qui figure dans le *Graphique 2*.

Graphique 2



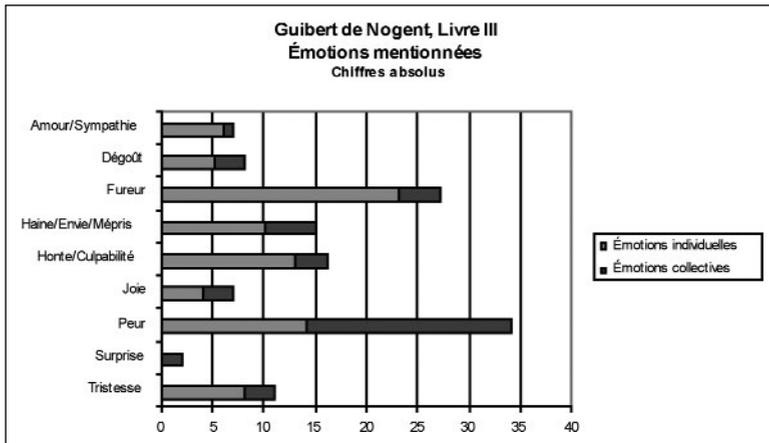
Après avoir indexé le nombre de mots émotifs afin de faciliter la comparaison, il s'avère qu'en écrivant sur les assassinats politiques et l'insécurité dans leur cadre de vie respectif, Guibert et Galbert ont développé une attention quantitativement comparable aux affects en

⁴⁸. Sur les émotions dans le Livre I des *Monodiae*, voir l'analyse raffinée de J. Rubenstein, *Guibert of Nogent: Portrait of a Medieval Mind*, New York 2002, 63-71.

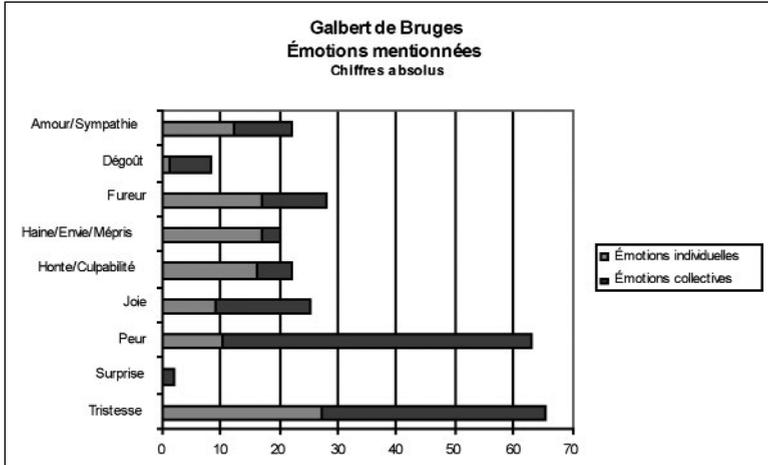
jeu dans ces événements. Sur 20000 mots, ils ont utilisé respectivement 121 et 131 mots émotifs. Or dans ce graphique, les différences sont encore plus prononcées que dans le *Graphique 1*. La peur reste l'émotion qui a très fortement marqué les événements, et l'accord entre Galbert et Guibert sur ce point peut conforter notre supposition que la peur pourrait avoir été un affect prédominant dans de tels contextes. Mais alors que Galbert a avant tout souligné de façon empathique la tristesse sincère d'une grande partie de la population des Flamands ainsi que leur amour et leur sympathie envers leur comte et leur joie devant certains développements dans le conflit, on perçoit chez Guibert surtout une condamnation des émotions négatives comme la fureur, la haine et la culpabilité. On pourrait objecter que ces différences reflètent avant tout des situations historiques diverses: en Flandre, un comte bien aimé avait été tué à cause de la haine d'un seul clan et de ses adhérents, tandis qu'à Laon, un évêque de mauvaise foi avait provoqué la colère d'une très grande partie de la population urbaine. Cependant, les récits de Guibert et de Galbert ne traitent pas uniquement des meurtres eux-mêmes, mais surtout des séquelles de ces éruptions de violence.

De plus, les *Graphiques 3* et *4* faisant la distinction entre émotions attribuées à des individus et émotions vécues collectivement montrent des approches tout à fait différentes entre Guibert et Galbert. En tant qu'abbé d'une petite abbaye bénédictine à quelque distance

Graphique 3



Graphique 4



de Laon, Guibert ne disposait pas vraiment de l'empathie qui pouvait lui permettre de discerner et de comprendre les sentiments collectifs des différents groupes sociaux de la ville épiscopale en pleine croissance. Pour lui, l'idée d'une commune était quelque chose de neuf et de foncièrement négatif, comme il le dit littéralement⁴⁹. Une telle association constituait la négation de la hiérarchie sociale traditionnelle, et donc aussi une menace pour celle-ci. Mais pire encore selon Guibert, il y eut des serments violés, des incitations à la violence, de la mauvaise gestion, des passions incontrôlées... de la part de certains individus réputés qui, contrairement à la majorité des citoyens, lui étaient connus et qu'il pouvait donc individuellement montrer du doigt: l'évêque Gaudry, Enguerrand de Coucy, Thomas de Marle... Galbert en revanche était lui-même un citoyen, il sympathisait avec la maison comtale aussi bien qu'avec les habitants de Bruges, dont il était en mesure de suivre de très près les considérations et les émotions. Même s'il n'était pas toujours d'accord avec les choix de ses concitoyens – par exemple quand ils ont pris parti pour Thierry d'Alsace⁵⁰ – il restait intéressé par le contexte psycho-

49. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. III, 7, 320: «Communio autem – novum ac pessimum nomen –[...]»

50. Galbertus Brugensis, *De multro*, cap. 118, 164-65.

logique de leurs actions collectives. Approché de cette façon, l'impressionnisme apparent des chiffres dans les graphiques que nous venons de voir commence peu à peu à nous permettre à la fois de comprendre cette fameuse logique sociale des textes historiques et de percevoir le dialogue entre, d'une part, les émotions vécues de l'époque, et d'autre part, leur représentation dans nos sources.

Les émotions à l'œuvre d'après un moine bénédictin et un clerc urbain

Il est évident que l'approche quantitative et les hypothèses prudentes auxquelles cette approche nous invite devraient se compléter d'analyses plus fouillées. Les bases de données composées en préparant ces graphiques offrent un matériau très riche pour de telles recherches. Or, il ne tombe pas encore dans le propos de cette contribution exploratrice d'analyser de façon exhaustive et en détail les émotions à l'œuvre lors des événements à Laon et en Flandre dans ce premier tiers du XII^e siècle. C'est pourquoi je voudrais simplement indiquer quelques pistes d'étude qui permettent d'approfondir notre compréhension à la fois de la façon dont nos auteurs ont conceptualisé le rôle des émotions dans leurs récits, mais aussi des fonctions qu'ont joué ces émotions dans la société du début du XII^e siècle.

Sur le plan de la véritable narrativisation des émotions, les différences que je viens d'esquisser entre, d'une part, le vieux moine conservateur Guibert et, d'autre part, le clerc urbain quelque peu perplexe qu'est Galbert, deviennent encore plus concrètes en examinant leurs attitudes envers des émotions spécifiques ainsi que les connotations qu'ils y attachent. Prenons, à titre d'exemple, le rôle de la fureur. La perception de Guibert se laisse résumer de façon très nette. D'une part, il y a la fureur divine, toujours considérée comme justifiée voire nécessaire. Après le meurtre de Gérard de Quierzy par exemple, Guibert aurait prononcé lui-même le sermon suivant, renvoyant au Psaume 77, 49:

Voici que Dieu a envoyé sur nous la fureur (*ira*) de sa colère (*indignatio*), la colère et la fureur et la tribulation, et ses anges ont déversé ces maux. La fureur de sa colère: je comprends, la fureur conçue par sa colère. La fureur, comme vous le savez, c'est moins que la colère. N'était-ce pas sa fureur que Dieu vous manifestait à cause de vos péchés lorsque, hors de la ville, vous subissiez à chaque instant des pillages, incendies et meurtres? Mais ce fut

bien sa colère lorsque les guerres extérieures ont envahi l'intérieur de la cité, et lorsque des haines ont commencé à bouleverser les citoyens (...)»⁵¹.

Or, lorsqu'il parle de la fureur des hommes, son appréciation est désapprobatrice quasiment sans exception. Quand l'homme se fâche, il perd le contrôle de ses passions. Il en va de même évidemment de la haine, qui fonctionne en général comme un levier de la colère. Depuis les écrits de Jean Cassien, pour un moine convaincu, c'est en effet l'apaisement de toute passion, et de la fureur en particulier – comme prescrite dans l'Épître aux Éphésiens 4, 31 –, qui constitue l'idéal de la vie religieuse⁵². Pour caractériser la fureur la plus abjecte, Guibert utilise même le mot *rabies*. En parlant du début de l'insurrection laonnoise, il déclare par exemple :

Mais ces inférieurs se trouvèrent bientôt possédés, non point même par la colère (*ira*), mais par une rage (*rabies*) qui les poussa fatalement à comploter, par la prestation d'un serment mutuel, en vue de tuer, ou plutôt de massacrer, l'évêque et ses complices⁵³.

Une telle tendance à pathologiser ou, mieux encore, à animaliser des mouvements sociaux n'était pas nouvelle et a même influencé la politologie jusqu'à un passé fort récent⁵⁴. Il est clair pourtant – et Alain Saint-Denis, spécialiste de l'histoire de Laon, l'a bien souligné – que l'insurrection urbaine n'eut rien d'un mouvement populaire spontané⁵⁵. Elle constituait un bel exemple d'une action collective

51. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. III, 6, 306-9: «*Ecce misit in nos Deus iram indignationis suae, indignationem et iram et tribulationem, immisiones per angelos malos. Ira est indignationis, ira ex indignatione concepta. Indignari, sicut scitis, minus est quam irasci. Nonne meritis peccatorum vestrorum indignabatur Deus, cum extra urbem vestram praedas, incendia atque neces crebro patere-mini? Nonne irascebatur, cum forastica bella intra civitatem hanc translata sunt, et civilia inter nos agitari coeperunt odia [...]*»

52. L. K. Little, «*Anger in Monastic Curses*», dans *Anger's Past*, 9-35, ici 12-27.

53. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. III, 7, 332-33: «*Praesulis et procerum omnis his diebus vacabat intentio ad abradendas inferiorum substantias. At inferiorum non jam ira, sed rabies feraliter irritata, in mortem, imo necem episcopi et complicum ejus, dato invicem sacramento, conspirat*».

54. M. Emirbayer et C. A. Goldberg, «*Pragmatism, Bourdieu, and Collective Emotions in Contentious Politics*», *Theory and Society*, 34 (2005), 469-518, ici 473-78.

55. Voir encore récemment la mise au point par A. Saint-Denis, «*Instigateurs et acteurs des premières communes françaises*», dans *Revolte und Sozialstatus von der Spätantike bis zur Frühen Neuzeit. Révolte et statut social de l'Antiquité tardive aux Temps modernes*, Ph. Depreux (éd.), Munich 2008, 111-29.

rationnelle en vue d'objectifs politiques bien définis, et dans laquelle les émotions comme la rancœur et l'indignation ont joué un rôle mobilisateur.

Galbert, en revanche, approchait la fureur humaine déjà de façon bien plus nuancée. Pour lui, le caractère justifié ou non de la fureur était déterminé par les motifs des acteurs. La colère des conspirateurs était évidemment considérée comme méprisante, ce qui ressort par exemple très nettement de sa description du comportement des meurtriers de Charles:

Il [Walter de Loche] fut poursuivi de près par le misérable Borsiard et par Isaac, serf, chambrier et en même temps vassal du comte de Charles, pleins de rage (*furire*) dans le lieu saint, les épées dégainées et horriblement ensanglantées⁵⁶.

Cependant, la fureur humaine de la part des vengeurs de Charles était présentée par lui comme tout à fait exemplaire et inspirée par la justice divine. Dans le fragment suivant, qui témoigne de cette colère au service d'un zèle presque sacré, il est d'ailleurs intéressant de noter que selon Galbert, un tel sentiment n'était point le résultat d'une impatience irréflective:

Le lundi 7 mars, Dieu tira du fourreau le glaive de la vengeance divine contre les ennemis de son Église et il inclina le cœur d'un chevalier, nommé Gervais, à exercer la vengeance plus sévèrement et plus vite qu'on ne l'estimait alors possible. De toute sa colère (*ira*) et avec toutes ses forces armées, ce chevalier sévit (*saevire*) contre les scélérats qui avaient livré à mort le meilleur des princes⁵⁷.

Le texte latin y note en effet que l'action de Gervais ne s'était déployée qu'après avoir pour ainsi dire «collectionné» sa colère – *collecta ira sua* –, ce qui suggère l'accumulation consciente pendant

56. Galbertus Brugensis, *De multro*, cap. 17, 43: «Quem ad manus persecuti sunt ille miser Borsiardus et Isaac, servus et camerarius simul et homo comitis Karoli, furentes in sacro loco, extractis gladiis et horribiliter cruentatis.» Traduction française: Galbert de Bruges, *Le Meurtre*, 105.

57. Galbertus Brugensis, *De multro*, cap. 26, 63: «Nonas Martii, feria secunda, divinae ultionis gladios evaginavit contra inimicos ecclesiae suae Deus, et commovit cor cujusdam militis Gervasii in exercendam vindictam acrius et celerius quam eo tempore aestimabatur. Et sic collecta ira sua, cum tota potentiae manu miles ille saeviebat contra sceleratos illos, qui optimum principem pium [...] tradiderunt morti.» Traduction française: Galbert de Bruges, *Le Meurtre*, 119.

un certain temps de ses émotions et donc aussi le caractère raisonné de sa vengeance⁵⁸.

Dans quelle mesure pouvons-nous ensuite utiliser les récits de nos deux auteurs pour comprendre le rôle des émotions au niveau des véritables acteurs des événements décrits par Guibert et Galbert? À condition de tenir compte de la position spécifique de Galbert dans les conflits en Flandre, il est assez aisé pour un lecteur moderne de se mettre dans la peau des hommes et des femmes qu'il a décrits et de se déplacer dans les émotions qui les ont conduits et qu'ils ont déployées. Cette reconnaissance nous manque parfois en lisant les anecdotes narrées par Guibert. On pourrait se demander, par exemple, où se trouve la logique émotionnelle dans sa description du comportement de sa cousine quand il nous raconte:

Elle rebroussa chemin et se rendit dans une maison encore plus éloignée; là, le lendemain, elle se présenta à ses parents qui la cherchaient, et la douleur (*dolor*) que la peur (*metus*) de mourir lui avait fait éprouver se mua alors en une véritable fureur (*rabidus*) quand elle eut appris la mort de son mari⁵⁹.

L'anthropologie de Galbert, en revanche, se rapproche plus de la nôtre que celle de Guibert, dans une telle mesure même qu'elle nous permet d'évaluer avec une certaine aisance la fonction et le caractère des émotions dépeintes⁶⁰. Évidemment, son récit contient bon nombre de ces émotions qu'aujourd'hui, on caractériserait plutôt comme faisant partie d'une politique orchestrée, ou disons ritualisée, de communication publique. C'est ce qui se produit à l'évidence dans plusieurs manifestations solennelles, par exemple lors de l'arrivée des grands dans la ville. Ainsi, la joie des chanoines brugeois au moment de l'entrée de Louis VI et de Guillaume Cliton dans la ville est presque présentée comme faisant partie d'une triade cérémonielle, avec la «solennité» ainsi que la «manière appropiée»:

Le mardi 5 avril, «Aqua sapientiae», au crépuscule du soir, le roi et le nouveau comte Guillaume, marquis de Flandre, arrivèrent dans notre ville de Bruges. Les chanoines de Saint-Donatien allèrent à leur rencontre, portant

58. Je remercie Jeff Rider qui a attiré mon attention sur cette formulation spécifique de Galbert et qui m'a suggéré l'interprétation développée ici.

59. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, lib. III, 9, 350-51: «[...] retorsisset gradum, in domum quamdam remotiorem se contulit, donec postridie a parentibus quaesita comparuit, et tunc dolorem, quem super metu mortis habuerat, in rabidiorem super marito mutavit».

60. Voir aussi Rider, *God's Scribe*, 121-30.

des reliques des saints, et ils reçurent dans la joie (*gaudium*), en procession solennelle, d'une manière digne de la royauté, le roi et le nouveau comte⁶¹.

Or, on ne peut pas dire que, sous la plume de Galbert, chaque expression émotionnelle qui entoure les actions des grands puisse s'interpréter de la même façon que la description d'un acte démonstratif pur dans la communication publique. Au cours du XII^e siècle, d'après l'analyse minutieuse de Gerd Althoff, on voit fréquemment ressurgir, dans le répertoire des comportements royaux typiques, des expressions explicites d'indignation et de colère – et ceci après une période d'à peu près quatre siècles au cours desquels différentes générations de moralistes avaient su louer et prescrire une attitude royale caractérisée par la démonstration d'émotions tempérées⁶². Mais faut-il déduire de ce constat que ce nouveau comportement royal ne produisait que des «signes» publics dans une négociation politique⁶³? Quand Galbert décrit de façon si perspicace comment le roi Louis VI exprime sa fureur envers les citadins brugeois lorsque ceux-ci le dérangent pour une requête qui va à l'encontre de ses accords avec les princes du pays – la libération d'un jeune Erembald, Robert, que l'on croyait exceptionnellement innocent –, on ne peut que difficilement se défaire de l'impression que le roi s'était bel et bien indigné dans cette circonstance très particulière à cause de l'insistance incessante des citadins:

Le lundi 18 avril, nos bourgeois, prosternés aux genoux du roi, demandèrent une fois de plus la libération de Robert. Indigné (*indignari*) de ce qu'ils l'importunaient si souvent, le roi méprisa leur requête et, irrité (*irasci*), ordonna à ses serviteurs de se hâter et d'abattre la tour avec leurs

61. Galbertus Brugensis, *De multro*, cap. 55, 103: «Nonas Aprilis, feria tertia, Aqua sapientiae, in crepusculo noctis, rex simul cum noviter electo consule Willelmo, Flandriarum marchione, Brugas in suburbium nostrum venit, cui obviam processerant canonici sancti Donatiani, reliquias sanctorum afferentes, et in sollemni processu regio more regem et comitem novum cum gaudio suscipientes.» Traduction française: Galbert de Bruges, *Le Meurtre*, 160-61.

62. Althoff, «*Ira regis*», 72-74.

63. Voir aussi Koziol, «The Dangers», 382 qui se pose les questions suivantes à propos de l'approche d'Althoff: «But where all emotion has become nothing but a sign that one wishes to renegotiate an ongoing, dyadic relationship, what has happened to the emotions that people felt, to the ideals they valued, the values that gave them their identity? If honour and rank were so important to men and women of the tenth century, are we to believe that they didn't get angry when they suffered affronts to their honour and rank?»

instruments de fer. Aussitôt, avec ces instruments, ils démolirent la partie inférieure de la tour⁶⁴.

À l'évidence, le roi a voulu montrer sa fermeté justifiée, et la combinaison stéréotypée des mots *indignatus* et *iratus* se retrouve en effet très souvent dans la littérature latine depuis l'Antiquité. Mais de là à conclure que le comportement émotionnel de Louis VI servirait purement des buts démonstratifs, il y a peut-être une réduction de la complexité historique et psychologique de ces événements. Car, ce qui rend le *De multro* particulièrement intéressant, c'est le fait que Galbert fut un excellent observateur des émotions qui naissent ostensiblement de l'inattendu et du désespoir, qui ne sont aucunement liées à une mise en scène émotionnelle en vue d'une communication consciente, comme lorsqu'il poursuit le dernier fragment cité en décrivant la peur et même le dégoût des assiégés dans la tour menacée:

Pendant le déroulement de ces travaux, une terreur (*timor*) mortelle s'empara des assiégés au point que, frappé d'une stupeur extrême, ils étaient éccœurés (*fastidire*) par la nourriture et par la boisson, et que tous leurs sens étaient dans l'engourdissement et la langueur⁶⁵.

Ceci ne devrait évidemment pas nous conduire à nous contenter de l'illusion de pouvoir détecter de telles émotions comme de simples manifestations isolées. Même si l'on tient à souligner que les émotions sont étroitement liées à la perception corporelle, il faut tenir compte du fait que cette perception n'est pas purement passive mais au contraire inscrite dans une intentionnalité⁶⁶.

64. Galbertus Brugensis, *De multro*, cap. 73, 126: «Decimo quarto kalendas Maii, feria secunda, iterum cives nostri ad genua regis devoluti deprecabantur pro Roberti liberatione. Indignatus vero rex despexit eos qui toties ipsum vexarent et iratus, jussit servos suos accelerato ire et ferramentis turrim succidere. Statim que ferramentis demoliebantur turrim inferius [...].» Traduction française: Galbert de Bruges, *Le Meurtre*, 189.

65. Galbertus Brugensis, *De multro*, cap. 73, 126: «[...] quibus succidentibus, obsessos timor mortalis invasit ita ut sine modo stupore laborarent, cibus eis et potus fastidiret, omnes sensus hebetarent et languerent.» Traduction française: Galbert de Bruges, *Le Meurtre*, 189.

66. Sur cette intentionnalité émotionnelle, analysée d'un point de vue philosophique, voir récemment J. Deonna, C. Clavier et I. Wallimann (éd.), *Affective Intentionality and Practical Rationality*, n° spécial de *Dialectica*, 61 (2007), 311-493. Voir aussi J. Deonna et F. Teroni, *Qu'est-ce qu'une émotion*, Paris 2008.

Mais pour en revenir à Galbert, son empathie remarquable ne devrait cependant pas endormir notre vigilance: bien qu'il soit parvenu de façon extraordinaire à nous confronter à des personnes médiévales dont les expériences et les émotions nous semblent très reconnaissables, il n'était pas pour autant le chroniqueur naïf et fidèle pour lequel on l'a longtemps pris⁶⁷. Bien au contraire, des recherches récentes ont même montré qu'il semble précisément avoir donné le meilleur de lui-même en tant qu'écrivain créatif lorsqu'il rapportait des événements et des anecdotes dont il n'avait pas été témoin, mais qu'il voulait néanmoins présenter avec réalisme en se basant non seulement sur les témoignages d'autres personnes et sur sa familiarité des coutumes de son pays, mais aussi sur sa connaissance remarquable de l'âme humaine. Pour le chercheur moderne, cette perspicacité et cette empathie se révèlent à la fois une richesse et un défi qui requièrent encore davantage de recherches.

Bref, les *Monodiae* et le *De multro* nous invitent encore à l'approfondissement. Dans cette contribution, j'ai néanmoins voulu montrer dès à présent leur valeur considérable pour aborder les questions concernant la politique des émotions au Moyen Âge. En reprenant la terminologie de Pierre Bourdieu, on pourrait dire que ces textes nous ont permis de détecter, chez Guibert et Galbert, des «*habitus* émotionnels» entièrement différents, à une seule et même époque⁶⁸. Ce que l'on peut affirmer en tout cas, c'est que leurs perceptions particulières des émotions, ainsi que leur façon personnelle de partager leurs sentiments à travers leurs textes respectifs sont liés à leurs dispositions acquises à travers leur expérience sociale. Et cette expérience sociale était en effet tout à fait différente pour le vieux

67. À propos du caractère fabriqué des allocutions publiques que Galbert a insérées de façon si réaliste dans son récit, voir Rider, *God's Scribe*, 148-51. Voir aussi, à propos de la description empathique par Galbert d'un rêve attribué à Bertulphe: J. Deploige, «Bertulf of Galbert? Kanttekeningen bij Rudi Künzels middeleeuwse droomduiding», *Tijdschrift voor geschiedenis*, 116 (2003), 59-72, ici 67-71 (une version anglaise moins achevée de cet article a également été publiée antérieurement: Id., «Bertulf or Galbert? Considerations Regarding a Sample of Historical and Psychoanalytical Criticism of Medieval Dreams», *Psychoanalytische perspectieven*, 20 (2002), 235-53).

68. Voir par exemple P. Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris 1980, 108, commenté par Emirbayer et Goldberg, «Pragmatism», 490-91. Pour un développement récent du concept d'*habitus* émotionnel, voir aussi le travail sociologique d'E. Illouz, *Cold Intimacies: The Making of Emotional Capitalism*, Cambridge 2007, 40-72.

moine bénédictin Guibert, issu d'une famille aristocratique, et pour le clerc Galbert, travaillant dans une administration comtale et vivant dans une ville en plein épanouissement économique et social. C'est enfin précisément en confrontant leurs témoignages – leur catharsis littéraire – face à des situations relativement comparables d'instabilité et de violence politique, que nous pouvons ensuite prudemment percevoir le véritable rôle des émotions.

ANNEXE

Emotion talk chez Guibert de Nogent (*Monodiae*)
et Galbert de Bruges (*De muliro*)

	Guibert					Galbert			Listes de B. Rosenwein (2006; 2009)
	Livres I-II Ind. Coll.		Livre III Ind. Coll.		Tot.	Ind.	Coll.	Tot.	
Amour/Sympathie									
<i>Amor, amare</i>	20	2	6	1	29	2	3	5	*
<i>Caritas</i>	5	0	0	0	5	4	0	4	*
<i>Carus, carissimus</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Dilectus, diligere</i>	0	0	0	0	0	6	7	13	*
TOTAL	25	2	6	1	34	12	10	22	
Dégoût									
<i>Alienatio, alienus</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Aversatio, aversari, aversus... (avers-)</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Fastidium, fastidire, fastidiosus</i>	4	1	1	0	6	1	3	4	
<i>Horror, horrere... (horr-, abhorr-, cohorr-, exhorr-, perhorr-, inhorr-, subhorr-)</i>	17	0	4	2	23	0	4	4	
<i>Rancidus</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Taedium, taedere (pertaed-, distaed-)</i>	2	0	0	0	2	0	0	0	
TOTAL	23	1	5	3	32	1	7	8	
Fureur									
<i>Excandescencia, excandescere</i>	0	1	0	0	1	0	0	0	*
<i>Frendere, fremidus</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Indignatio, indignari, indignus... (indign-)</i>	2	1	8	0	11	7	3	10	
<i>Furore, furire... (fur-)</i>	3	1	5	2	11	4	5	9	*
<i>Ira, irasci, iratus... (ira-, periratus)</i>	5	0	8	1	14	6	2	8	*
<i>Rabies, rabere, rabidus</i>	2	1	2	1	6	0	0	0	
<i>Saevitia, saevire, saevus... (saev-)</i>	0	0	0	0	0	0	1	1	
<i>Vesania, vesanire, vesanus</i>	1	0	0	0	1	0	0	0	
TOTAL	13	4	23	4	44	17	11	28	
Haine/Envie/Mépris									
<i>Aemulatio, aemulari, aemulus</i>	4	1	0	0	5	0	0	0	*
<i>Contemptus, contemere, contemptus... (contemp-)</i>	8	0	3	0	11	4	1	5	
<i>Criminosus</i>	0	0	0	0	0	1	0	1	
<i>Deridiculum, deridere, deridiculus</i>	0	0	0	0	0	1	2	3	

MEURTRE POLITIQUE, GUERRE CIVILE ET CATHARSIS LITTÉRAIRE

<i>Exosus</i>	0	0	1	0	1	0	0	0	*
<i>Invidia, invidere, invisus...</i> (<i>invi-</i>)	9	3	4	0	16	5	0	5	*
<i>Malevolentia, malevolens, malevolus</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	*
<i>Obtrectatio, obtrectator, obtrectare</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	*
<i>Odium, odisse, odiosus</i> (<i>od-, os-, perod-, peros-</i>)	1	0	2	4	7	6	0	6	*
<i>Rancor</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Resibilare</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Spernari, spernere, spernax</i>	0	0	0	1	1	0	0	0	
<i>Taxare</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
TOTAL	22	4	10	5	41	17	3	20	
Honte/Culpabilité									
<i>Confessio, confiteri</i>	27	0	3	1	31	3	0	3	
<i>Conscientia</i>	3	3	2	0	8	3	1	4	
<i>Culpa, culpae, culpatus...</i> (<i>culp-</i>)	1	0	1	0	2	1	1	2	
<i>Paenitudo, paenitere, paenitentia (poen-)</i>	10	1	3	2	16	8	4	12	*
<i>Pudor, pudere, pudicus...</i> (<i>pud-</i>)	11	0	4	0	15	1	0	1	*
<i>Rubor, rubere, erubescere, rubens</i>	1	1	0	0	2	0	0	0	*
TOTAL	53	5	13	3	74	16	6	22	
Joie									
<i>Delectatio, delectamentum, delectare</i>	1	0	0	0	1	0	0	0	*
<i>Gaudium, gaudere, gaudialis...</i> (<i>gaud-</i>)	5	0	2	1	8	3	7	10	*
<i>Gratulatio, gratulari, gratus...</i> (<i>gratul-</i>)	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Hilaritas, hilarescere, hilarus...</i> (<i>hilar-</i>)	2	0	0	1	3	0	0	0	*
<i>Iucunditas, iucundare, iucundus</i>	2	0	0	1	3	1	1	2	*
<i>Laetitia, laetari, laetus...</i> (<i>laet-</i>)	4	4	2	0	10	5	6	11	*
<i>Risus, ridere, ridiculus...</i> (<i>rid-, ris-</i>)	3	0	0	0	3	0	2	2	*
<i>Voluptas</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	*
TOTAL	17	4	4	3	28	9	16	25	
Peur									
<i>Angor, anxietas, angere</i> (<i>ang-, anx-</i>)	11	0	3	2	16	3	6	9	*
<i>Contractio animi</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Dentium crepitus</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	*
<i>Formido...</i> (<i>formid-, reformid-, afformid-, praeformid-</i>)	0	0	0	1	1	1	0	1	*
<i>Metus, metuere...</i> (<i>metu-</i>)	7	2	2	7	18	0	6	6	*
<i>Pallor, pallere...</i> (<i>pall-</i>)	0	0	0	0	0	0	0	0	*
<i>Pavor, pavescere, pavidus...</i> (<i>pav-</i>)	4	2	0	0	6	0	3	3	*

JEROEN DEPLOIGE

<i>Terror, terrere (terr-)</i>	2	0	1	1	4	1	11	12	*
<i>Timor, timere, timiditas... (tim-)</i>	23	0	7	8	38	5	26	31	*
<i>Tremor, tremere (trem-)</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	*
<i>Trepidus, trepidare... (trepid-)</i>	2	0	1	1	4	0	1	1	
TOTAL	49	4	14	20	87	10	53	63	
Surprise									
<i>Deprehendere</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Obrepere</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Stupere, stupefacere, stupidus</i>	0	3	0	2	5	0	2	2	
<i>Supervenire</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
TOTAL	0	3	0	2	5	0	2	2	
Tristesse									
<i>Afflictio, affligere</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	*
<i>Aegritudo, aegrimonia, aegrescere</i>	1	0	0	0	1	0	0	0	*
<i>Aerumna, aerumnosus</i>	1	0	0	0	1	0	0	0	*
<i>Contritio</i>	0	0	0	0	0	1	1	2	
<i>Contractio animi</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	
<i>Dolor, dolere, dolorosus... (dol-, condol-)</i>	9	1	4	2	16	5	15	20	*
<i>Fletus, flere, flebilis (deflere)</i>	5	1	2	0	8	13	5	18	*
<i>Gemitus, gemere, gemebundus</i>	4	1	0	0	5	0	0	0	*
<i>Lacrima, lacrimare, lacrimabilis... (lacrim-)</i>	3	0	2	1	6	5	8	13	*
<i>Lamentatio, lamentari, lamentabilis... (lament-)</i>	0	0	0	0	0	0	1	1	*
<i>Luctus, lugere</i>	3	0	0	0	3	0	1	1	*
<i>Maeror, maerere, maestus</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	*
<i>Plangor, planctus, plangere</i>	1	0	0	0	1	2	6	8	*
<i>Ploratus, plorare, plorabilis (plor-, deplor-)</i>	2	1	0	0	3	0	0	0	*
<i>Tristitia, tristari, tristis... (trist-, contrist-)</i>	2	1	0	0	3	1	1	2	*
TOTAL	31	5	8	3	47	27	38	65	

Émotions générales non étudiées, seuls les termes marqués par # ne figurent pas dans les listes de B. Rosenwein (2006; 2009).

Affectus, Amplexari, Animositas (#), Audacia, Avaritia, Clamor, Commotio animi, Confusus (#), Conturbatio, Cupiditas, Desiderium, Desperatio, Discordia, Dulcis, Elatio animi, Exanimatio (exanimo) (#), Fornicatio, Gastrimargia, lactatio, Inanis gloria, Indigentia, Inimicitia, Libido, Misericordia (misereri), Molestia, Motus (animi), Osculari, Passio, Perturbatio, Pigritia, Sollicitudo, Spes, Superbia, Ventris ingluvies, Zelus